



UBAH CRISTINA  
ALI FARAH  
*Madre piccola*

Z

## Sur les ondes :

- « Ubah Cristina Ali Farah, écrivaine entre l'Italie et la Somalie » dans l'émission « Littérature sans frontières » par Catherine Fruchon-Toussaint sur RFI (diffusé le 22 avril 2023) : <https://www.rfi.fr/fr/podcasts/littérature-sans-frontières/20230422-ubah-cristina-ali-farah-écrivaine-entre-l-italie-et-la-somalie>

Podcasts / Littérature sans frontières



LITTÉRATURE SANS FRONTIÈRES

## Ubah Cristina Ali Farah, écrivaine entre l'Italie et la Somalie

Publié le : 22/04/2023 - 15:00

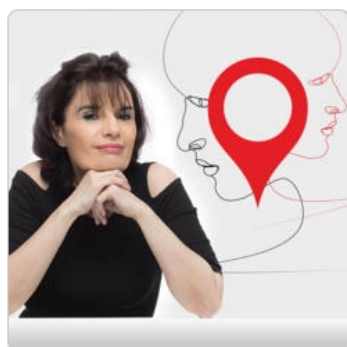
Écouter - 29:00

Partager

Ajouter à la file d'attente

Ubah Cristina Ali Farah est née, en 1973, d'un père somalien et d'une mère italienne. Elle grandit à Mogadiscio jusqu'à ses 18 ans. Le déclenchement de la guerre civile en 1991 l'oblige à quitter brutalement la Somalie. Son premier roman « Madre piccola » (Prix Vittorini 2008) vient d'être traduit en français. À l'heure du Salon du livre de Paris et du festival Italissimo où la littérature italienne est à l'honneur, Ubah Cristina Ali Farah est notre invitée.

- « De Venise à Mogadiscio, Ubah Cristina Ali Farah » dans l'émission « En Sol Majeur » par Yasmine Chouaki sur RFI (diffusé le 24 juin 2023) : <https://www.rfi.fr/fr/podcasts/en-sol-majeur/20230624-de-venise-à-mogadiscio-ubah-cristina-ali-farah>



EN SOL MAJEUR

## De Venise à Mogadiscio, Ubah Cristina Ali Farah

Publié le : 24/06/2023 - 14:10

Écouter - 48:30

Partager

Ajouter à la file d'attente

Une arrivée au monde, puis un départ pour le monde, un retour et un n'y revenez plus. Tous ces mots voyageurs font partie du partir de Ubah Cristina Ali Farah. Père somalien, mère italienne, faire sa valise dans la famille, c'est un métier: un peu de Vérone en Italie, de Mogadiscio en Somalie, de Pécs en Hongrie, de Rome en Italie, pour poser le sac un jour à Bruxelles en Belgique.

« Pour Ubah Cristina Ali Farah, l'écriture est une force » entretien avec Charline Guerton-Delieuvin, *Libération*

« Ce premier roman d'Ubah Cristina Ali Farah invente une forme qui reflète la géographie des personnages, entre perte de repères et enracinement. » Gladys Marivat, *Le Monde*

« À la fois proche du langage parlé et nourrie d'anecdotes poétiques, une écriture remplie d'humanité et d'échanges. Passionnant. » Lætitia Cénac, *Madame Figaro*

« L'écrivaine italo-somalienne nous bouleverse dans ce roman sur l'exil qui entremêle les voix de personnages aux existences fragmentées et souvent trop peu écoutées. » Héloïse Rocca-Goy, *Version Femina*

« L'intensité de chaque voix, les scènes frappantes, transportent le lecteur dans le tourbillon de ces vies. » Victorine de Oliveira, *La Vie*

« Une écriture unique qui palpite comme un cœur. » Kidi Bebey, *Le Monde Afrique*

« Lire *Madre Piccola*, c'est prendre le temps de laisser s'écouler, digresser, revenir les flots de confidences de ses trois narrateurs, qui charrient d'autres vies que les leurs... » Valérie Marin La Meslée, *Le Point*

« Un récit polyphonique, de la guerre civile somalienne à l'exil et la reviviscence. » Catherine Faye, *Afrique Magazine*

« *Madre piccola* s'avère un récit touchant traversé par la voix de femmes courageuses tournées vers l'avenir. » Murielle Hervé-Morier, *L'Italie à Paris*

« Ce premier roman à plusieurs voix, débordant de couleurs et de saveurs, qui raconte des vies brisées puis reconstruites » Céline Lacourcelle, *Femme Actuelle*

« Un roman polyphonique exigeant mais révélateur d'un humanisme émouvant. » Jean-Paul Guéry, *Courrier de l'Ouest*



# LIVRES/

## Rémémorances chorales Trois exilés somaliens et leur foyer perdu, par Ubah Cristina Ali Farah

Par CHARLINE GUERTON-DELIEUVIN

**S**on Mogadiscio n'existe plus. Les papayes juteuses ne se dégustent plus dans la cuisine de Barni, sa cousine germaine. Sa tante Halima ne lui tresse plus les cheveux en nattes épaisses et serrées. Son père, accusé d'être un dissident politique lors de la guerre civile, a été envoyé en prison. Les maisons sont saccagées, les corps violents. Il ne reste rien du Mogadiscio d'avant 1991, si ce n'est les souvenirs. Ubah Cristina Ali Farah, rencontrée fin mai au festival Etonnants Voyageurs à Saint-Malo, s'est accrochée à ceux de son enfance et de son adolescence pour son premier roman, *Madre piccola*. « *Selon moi, une histoire sans mémoire n'est pas possible, il faut écrire pour la faire circuler*», nous dit-elle. Et écouter ceux qui racontent la diaspora somalienne en Italie, Barni, Domenica et Taguere, ballottés de pays en pays, de ville en ville, de Budapest à Rome. Ubah Cristina Ali Farah est l'une d'entre eux, elle qui a attendu trente et un ans avant de revoir Mogadiscio. Raconter cette terre fantasmée signe son retour. Depuis, tout ancrage a été illusion car «*comment une femme ou un homme peuvent-ils de nouveau s'enraciner, retrouver leur centre de*

*gravité dans un monde où ils ont perdu tout repère*», écrit-elle dans une nouvelle préface, à l'occasion de la sortie de la traduction française, seize ans après la publication italienne.

«**Force**». Il n'y a pas une seule réponse mais plusieurs pour affronter «*ces problèmes de détachement et de réadaptation*». Telle une cocotte en papier, l'écrivaine projette ce pliage à celui de son identité italo-somalienne. Son prénom, Cristina, a été choisi à sa naissance par sa mère italienne; Ubah, son deuxième, par sa grand-mère paternelle. «*En somali, dit-elle, il signifie "fleur". C'est courant et surtout ce n'est pas un prénom catholique dans un pays musulman.*» Elle est comme l'un de ses personnages : «*Domenica, Domenica ! Et tandis qu'on m'appelle, je revois les yeux de Barni qui me fixent tout près. Alors, je lui dis : Abbayo, sœur, je ne veux plus qu'on m'appelle par ce nom qui fait rire tout le monde et, elle répond : Ne t'inquiète pas, à partir de maintenant, tu t'appelleras Ahado, "la première", comme le jour qui chez nous commence la semaine, le dimanche, qu'en italien on appelle Domenica.*» Et plus loin le verdict : «*C'est encombrant, parfois ça me pèse. Je passe de l'un à l'autre. Selon que*

*mon humeur choisit l'intégration ou l'étrangeté.*» Le corps, lui, est soumis aux diktats, et cette expression, «*sang mêlé*», fait d'abord penser à une union entre deux continents, avant de montrer que les «*corps subissent l'excision en Somalie et celui de Domenica, la scarification. L'un et l'autre sont une marque d'une violente appartenance à son clan et à soi*», constate l'écrivaine. Etre à moitié somalienne est «*un énorme handicap*» pour Domenica; pour Ubah Cristina Ali Farah, «*cette double culture est une vraie force*» – contrairement à ce que laissait penser sa réserve pendant l'entretien. L'écriture est une force, également.

**Nœuds**. Farah a toujours écrit dans son journal intime ses maux avant d'arrêter, incapable de trouver ses mots. «*Toute écriture naît d'une interrogation, se nourrit d'une absence*», pose-t-elle en ouverture du livre. Quelle était la sienne? Mogadiscio, inévitablement; ses ancêtres, sûrement. Ce rapport à l'écriture, à la fois compliqué et nécessaire, est transposé chez Domenica qui envoie une lettre à sa psy. On ne sait pas où ni quand. Pourquoi? «*Reconstituer mon parcours dans toute sa com-*

*plexité et assumer avec intégrité le rôle de mère qui me revient aujourd'hui.»*

Une démarche nécessaire selon l'auteure car «dans une culture où l'oralité prime, Domenica ressent le besoin d'exprimer son identité plurielle et de fixer la réalité». Il y a d'autres manières de raconter son histoire. Quand on se méfie de l'écriture comme Barni Sharmarke, on la déroule accoudée au bar à un journaliste venu enquêter sur la communauté somalienne à Rome. Celle de Taguere, on la reconstitue à travers ses échanges téléphoniques avec son ex-femme et son fils, réfugiés en Italie. La première fait le récit clinique d'une nation; le deuxième, celui de soi. A l'autre bout, pas d'écho. Mais ces vies fragmentées, liées par ce roman choral, sont enfin écoutées. *Madre piccola* dépasse la quête identitaire pour celle politique, et cela dès la première phrase, «Somali ban ahay, je suis somalienne». «La langue du colonisé, le somali, rentre dans celle du colonisateur, l'italien, pour la posséder», explique encore Ubah Cristina Ali Farah qui vit depuis dix ans à Bruxelles.

«Un homme ce n'est rien qu'un homme. Mais un fils? Bon, alors ça, c'est quelqu'un», cet extrait de *Beloved* de Toni Morrison, est cité en exergue. Et la mère dans tout cela? La maternité, qu'elle soit biologique ou non, est sans doute la dernière clé de voûte de cette chapelle de relations. Faire ainsi tenir cet ensemble est un «acte vital qui nous ancre à la terre et pour lequel nous, les femmes, sommes si douées». D'où le titre *Madre piccola* qui «s'inspire, explique-t-elle dans la préface, du mot somalien habaryar» et ren-

voie à la figure de la tante maternelle. Barni, de par sa profession de sage-femme, l'est. Domenica et Ubah, mères pendant la guerre, aussi. Ubah Cristina Ali Farah suit – en donnant parfois l'impression de démêler des nœuds – le destin de ses personnages et rappelle le sien. Ainsi de ces vers envoyés quelques jours après notre rencontre: «Adolescente déliée, /je glisse au milieu des autres /sur le sable en grand écart /Fais attention, tu vas te déchirer, /aux gouttes de sang que tu vas perdre /Heeb /[...] /Nous nous lavons avec les autres /Mes enfants sont les leurs /Je veux conserver tous ces morceaux unis /revêtir l'habit avec les autres /sans elles, vieilles ou adolescentes /belles ou estropiées, noires ou blanches, /moi, je n'existe pas /Je reste une femme tant qu'elles existent.» ◆

**UBAH CRISTINA ALI FARAH**

**MADRE PICCOLA**

Traduit de l'italien par François-Michel Durazzo. **Zulma**, 352 pp., 22,90 € (ebook : 12,99 €).



L'autrice Ubah Cristina Ali Farah en 2019.

PHOTO MARCO GIUGLIARELLI. FONDATION CIVITELLA RANIERI

Famille du média : **PQN**  
 (Quotidiens nationaux)  
 Périodicité : **Hebdomadaire**  
 Audience : **2416000**  
 Sujet du média : **Culture/Arts**  
**littérature et culture générale**



Edition : **21 avril 2023 P.2**  
 Journalistes : **GLADYS MARIVAT**  
 Nombre de mots : **129**

## Madre piccola

**d'Ubah Cristina Ali Farah,**

traduit de l'italien

par François-Michel Durazzo,

*Zulma*, 352 p., 22,90 €, numérique 13 €.

Elevés à Mogadiscio, Barni, Domenica et Taguere parlent à perdre haleine, d'eux-mêmes et de leurs compatriotes. Ayant, comme des milliers d'autres, fui la Somalie pour Rome, ils se sont perdus de vue, devenant l'une sage-femme, l'autre documentariste, tandis que le dernier erre sans papiers. *Madre piccola* ne se contente pas de retracer leur joie de grandir dans cette ancienne colonie italienne et d'évoquer la guerre civile (depuis 1991), qui a tout anéanti. Ce premier roman traduit d'Ubah Cristina Ali Farah, née d'un père somalien et d'une mère italienne, invente une forme qui reflète la géographie des personnages, entre perte de repères et enracinement. ■

**GLADYS MARIVAT**

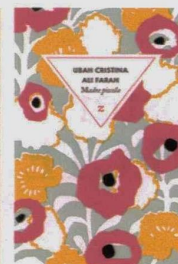
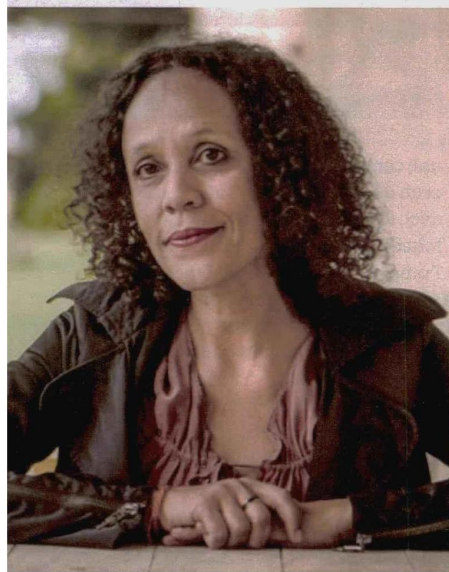




MADAMECULTURE

## ROMAN. INTIME et bouleversant

**LES HUMAINS ONT BESOIN D'HISTOIRES,** toujours, encore plus dans les moments difficiles ou dramatiques. Dans ce premier roman, l'auteure italo-somalienne tisse les parcours de plusieurs personnages, à travers ce qu'ils en racontent à leurs proches et aux moins proches. Tous sont jeunes, femmes, hommes, frères, sœurs, cousins, cousines, ou de simples copains qui ont grandi à Mogadiscio et ont fui la guerre civile pour aller en Europe, aux États-Unis, parfois en Asie... Ils forment une diaspora dont les membres se perdent et se retrouvent, se trahissent ou s'entraident. Leurs histoires d'errance, de survie, de tentative d'intégration sont d'extraordinaires aventures humaines, qui valent aussi pour le lien essentiel qu'elles créent entre eux en se transformant en récits. Antidotes à la solitude et à la peur, ces récits permettent aux exilés de recréer un sentiment d'appartenance à une destinée commune, à une langue, donc à un pays. Les histoires s'enchâssent les unes dans les autres, créant un merveilleux sentiment de foisonnement. On voyage beaucoup, géographiquement et dans les sentiments. L'écriture, à la fois proche du langage parlé et nourrie d'anecdotes poétiques, est remplie d'humanité et d'échanges. Ce roman rappelle à quel point les exilés, par la violence et la richesse de leur expérience, sont des gens endurants et intelligents, de cœur et d'esprit, qui ont beaucoup à donner. Plusieurs histoires concernent les relations entre les hommes et les femmes, et la vision tout en mutation de ces jeunes gens venus d'Afrique est passionnante. • I. P.



*Madre piccola*,  
d'Ubah Cristina Ali  
Farah, Éditions Zulma,  
352 p., 22,90 €. [Zulma](#)  
Traduit par François-  
Michel Durazzo.





Famille du média : **Médias spécialisés grand public**

Périodicité : **Hebdomadaire**

Audience : **3990000**

Sujet du média : **Lifestyle**

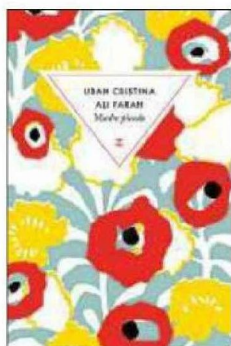


Edition : **Du 08 au 14 mai 2023**

**P.20**

Journalistes : **H.R.**

Nombre de mots : **101**



## MADRE PICCOLA

d'Uba Cristina Ali Farah ([Zulma](#))

Loin de la Somalie, Barni se sent déracinée. Désormais installée à Rome, cette femme a dû précipitamment quitter sa terre natale quand elle était adolescente. Mais lorsque son destin lui fait retrouver Domenica, sa cousine adorée avec laquelle elle a grandi, Barni replonge dans les souvenirs d'une jeunesse auprès des siens à Mogadiscio. Ayant elle-même dû partir de Somalie en 1991 après le déclenchement de la guerre civile, l'écrivaine italo-somalienne nous bouleverse dans ce roman sur l'exil qui entremêle les voix de personnages aux existences fragmentées et souvent trop peu écoutées. **H.R.**



Famille du média : **Médias d'information générale (hors PQN)**

Périodicité : **Hebdomadaire**

Audience : **401000**

Sujet du média :

**Actualités-Infos Générales**



Edition : **Du 29 juin au 05 juillet**

**2023 P.45**

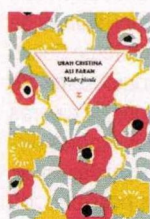
Journalistes : **VICTORINE**

**DE OLIVEIRA**

Nombre de mots : **193**

UBAH CRISTINA ALI FARAH

## Madre piccola



**ROMAN**

Comment raconter la complexité des appartenances, la douleur de l'exil, un passé colonial auquel s'ajoute une guerre civile sanglante, celle qui déchire la Somalie depuis plusieurs décennies ? La primo-romancière Ubah Cristina Ali Farah choisit la multiplication des points de vue et des personnages. Il y a Barni, sage-femme à Rome, qui parle des naufrages des frêles embarcations en Méditerranée, et se souvient d'un jeune Somalien débarqué aux urgences, muet de peur. Il y a Domenica, qui revendique son identité somalienne et dont le père est en prison. Ou encore Taguere, qui se souvient de son arrivée en Italie et de ses « *rues empierrées* ». On se perd parfois dans le dédale de leurs liens familiaux, et les récits qui s'entremêlent forment une chronologie pas toujours évidente. Mais il faut accepter de se laisser emporter, de se sentir incertain quant à l'identité d'un personnage : c'est après tout de cette difficulté même que traite le roman. L'intensité de chaque voix, les scènes frappantes, suffisent à transporter le lecteur dans le tourbillon de ces vies

✶ VICTORINE DE OLIVEIRA

**Zulma, 22,90 €.**

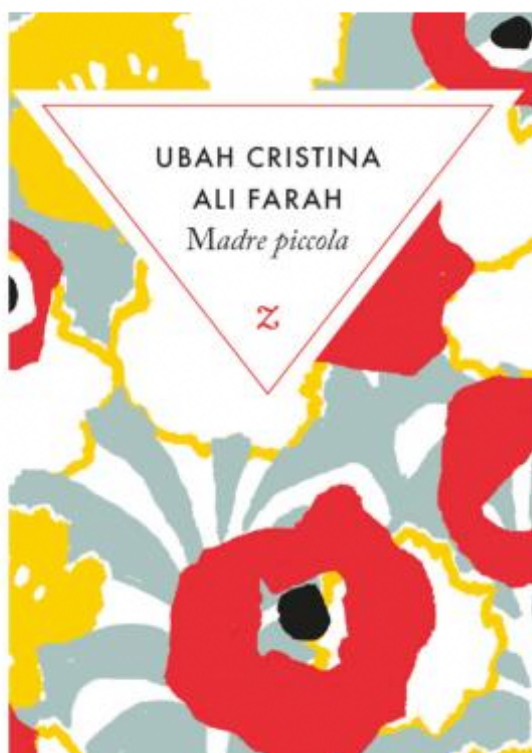
# Le Monde

Le Monde **Afrique** · LIVRES

## « Madre piccola », ou le télescopage de trajectoires de vies bouleversées par l'exil

LE LIVRE DE LA SEMAINE. L'écrivaine Ubah Cristina Ali Farah dresse un tableau impressionniste et émouvant de la diaspora somalienne en Italie.

Par Kidi Bebey



Il suffit de lire quelques paragraphes de *Madre piccola* pour basculer dans les émotions et les sensations, le déséquilibre et la déraison.

« Comment une femme ou un homme peuvent-ils de nouveau s'enraciner, retrouver leur centre de gravité dans un monde où ils ont perdu tout repère ? », se demande l'écrivaine Ubah Cristina Ali Farah dans les premières pages du roman.

Bruissant de voix multiples qui tour à tour s'expriment, *Madre piccola* met en résonance des trajectoires de vies bouleversées par l'exil. Au milieu de ce kaléidoscope ressortent les récits de trois protagonistes, Domenica, Barni et Taguere, deux femmes et un homme qui nous invitent à suivre leur trace dans les différents espaces où ils ont vécu, ainsi qu'à prêter l'oreille au souvenir des êtres aimés, croisés, disparus ou miraculeusement retrouvés au cours de leur périple. En toile de fond de ce chœur romanesque, la Somalie, tel un point de départ comme de retour fantasmé, fait entendre le grondement martial des forces politiques qui, depuis les années 1990, ont déstabilisé le pays, provoquant la fuite de milliers de personnes à l'étranger.

Cousines germaines, Domenica et Barni passent leur enfance à Mogadiscio, élevées en complicité sous le regard de la mère de Barni, la tante ou *madre piccola* (« petite mère » en italien) de Domenica, qui les traite comme des sœurs. Lorsque la guerre civile met les familles en déroute, les deux fillettes voient leurs vies s'écarter ; leur lien ne se rétablira que vingt ans plus tard. Installée à Rome où elle est devenue sage-femme, Barni est sollicitée comme interprète auprès d'un jeune Somalien blessé.

## **Une quête d'identité**

L'émotion qu'elle ressent alors fait ressurgir en elle les années passées qu'elle revisite à la lumière de ses relations avec la communauté somalienne de Rome. « *Mon récit monte et descend comme une vague. Je voudrais que vous puissiez me suivre, malgré tout* », commente-t-elle, consciente de la complexité de son récit.

Domenica se souvient elle aussi. Bien qu'Italo-Somalienne – elle s'appelle Ahado de son nom somalien –, elle ne s'est pas fixée dans son pays maternel mais a traversé d'abord des années d'incertitude et de ballotement dans différents pays. « *On passait constamment d'une maison à l'autre. On pouvait se trouver n'importe où. Pour moi, pour nous tous, ça n'avait pas d'importance. Il fallait juste s'habituer à de nouvelles enseignes, à une monnaie différente pour reconstituer une carte : celle des relations avec les autres et des lieux où se retrouver, téléphoner, faire des achats, comme perpétuellement transportés à l'intérieur de la bulle d'atmosphère qui retenait notre musique, notre odeur.* »

Ce parcours équivalait aussi à une quête d'identité pour la jeune femme sans cesse entre deux langues, deux espaces géographiques et autant de manières de penser. Lorsqu'elle retrouve miraculeusement Barni, Domenica est devenue documentariste et tourne un film – ce n'est pas un hasard – sur la diaspora somalienne. La promesse d'un enfantement à venir va finir d'ancrer sa stabilité.

Face à ces deux figures fortes, Taguere, l'ancien camarade de jeu du quartier, « *garçon délicat, un peu crâneur, mais délicat* », est devenu pour sa part un réfugié sans emploi, stigmatisé par l'opinion publique, séparé après un premier mariage et incapable de s'occuper de sa progéniture. Mi plainte mi reproche, sa voix symbolise celle des hommes exilés somaliens que la vie dans la migration a dépouillé de leur statut traditionnel. Ils s'avèrent pour beaucoup d'entre eux incapables de trouver leur place dans le nouveau monde où ils ont abouti.

## **Humanité profonde**

Dans *Madre piccola*, les souvenirs appellent les souvenirs, les visages se multiplient, les fragments de vie s'entremêlent au point qu'il y a parfois, pour le lecteur, de quoi se sentir dérouté. Ainsi, Domenica préfère-t-elle se raconter par écrit : « *Cela m'évitera de perdre le fil et de suivre le courant d'une pensée qui finit par tourner en rond. Je l'ai compris grâce à vous : ce travers est fréquent chez ceux qui ont fait face au choc d'une migration.* »

On ressort pourtant de la lecture fasciné par l'humanité profonde qui s'en dégage. Car peu à peu se compose au fil de cette polyphonie narrative, un tableau impressionniste et émouvant de la diaspora somalienne. Telle une matrice consolatrice et protectrice face à la fragilité de l'exil, faire communauté – parler sa langue, se relier par la nourriture, pouvoir compter les uns sur les autres – s'avère le recours ultime de tous ces émigrés.

Née en 1973 de père somalien et de mère italienne, Ubah Cristina Ali Farah se trouve, par ses origines mêmes, comme à la jonction de ces populations dispersées. Elle compose à sa façon, à travers la focale du métissage, une nouvelle carte du monde.

Paru en 2007 en Italie, *Madre piccola* a déjà largement été salué par la critique. Ce premier roman vient enfin de paraître en français dans la traduction à fleur de peau de J. François-Michel Durazzo. On espère découvrir également bientôt ses deux romans suivants et cette écriture unique qui palpite comme un cœur.

¶ *Madre piccola*, d'Ubah Cristina Ali Farah, traduit de l'italien par J. François-Michel Durazzo, Editions Zulma, Paris (22,90 euros).

**Kidi Bebey**

Article disponible en ligne : [https://www.lemonde.fr/afrique/article/2023/04/02/madre-piccola-ou-le-telescopage-de-trajectoires-de-vies-bouleversees-par-l-exil\\_6167951\\_3212.html#xtor=AL-32280270-%5Bmail%5D-%5Bios%5D](https://www.lemonde.fr/afrique/article/2023/04/02/madre-piccola-ou-le-telescopage-de-trajectoires-de-vies-bouleversees-par-l-exil_6167951_3212.html#xtor=AL-32280270-%5Bmail%5D-%5Bios%5D)

## Littérature : Ubah Cristina Ali Farah, l'errance entre Italie et Somalie

L'autrice de « Madre Piccola » est invitée au Festival du livre de Paris où l'Italie est mise en vedette du 21 au 23 avril.

*Par Valérie Marin La Meslée*



Publié le 21/04/2023 à 12h00



🕒 Temps de lecture : 4 min

**S**on premier roman, publié en 2007, écrit en italien et vite traduit en anglais, arrive enfin en France. On l'ignore souvent, mais la littérature italienne, en vedette au [Festival du livre de Paris](#), compte aussi avec la [Somalie](#), qui fut colonisée comme une partie de la corne de l'[Afrique](#) par l'[Italie](#). C'est après l'indépendance que le père somalien d'Ubah Cristina Ali Farah est parti faire ses études en Italie, où il a rencontré sa mère.

« Je suis née à Vérone en 1973, raconte l'écrivaine, mais je suis partie à l'âge de deux ans et demi à Mogadiscio où j'ai vécu jusqu'à l'âge de 18 ans. » Jusqu'en 1991... Quand la guerre civile a ravagé le pays, qu'elle fuit avec son bébé, prenant, comme des milliers de Somaliens, la route de l'exil.

Cette histoire et celles que racontent les voix de cette diaspora s'entremêlent dans son premier roman, *Madre Piccola*, construit sur les récits alternés de trois personnages : deux femmes, Barni et Domenica Abaho, qui ont grandi ensemble à Mogadiscio et vont se retrouver à Rome, et un homme, Taguere, ancien camarade aussi, tous loin de leur Somalie, tous cherchant à se reconstruire.

Comme Ubah Cristina, le personnage de Domenica Abaho est une « *iska dhal* » (« une née-mêlée ») à la double origine, et c'est sans doute la voix la plus proche de l'autrice aux deux prénoms. Arrivée en Somalie, Cristina recevra en effet de sa grand-mère maternelle celui de Ubah, « la fleur » en somali. Et, chose curieuse, l'enfant sera la traductrice du somali pour sa mère qui n'a jamais appris la langue natale de son époux : « De toute façon, on ne me comprend pas et puis j'ai une très mauvaise prononciation », se justifiera-t-elle.

### **Va-et-vient entre les langues**

Ce va-et-vient entre les langues se sent tout au long de *Madre Piccola* et a marqué l'itinéraire de son autrice. Réfugiée dans le pays de sa mère au cours de ses études littéraires, elle qui a appris l'italien en Somalie consacre en Italie sa thèse au théâtre somalien !

Surtout, elle recueille les témoignages de ses compatriotes trop souvent résumés à ceux qui s'échouent sur les côtes italiennes et parfois, ne survivent pas. Dans son roman, le personnage de Barni résume bien la situation : exilée à Rome où elle exerce la profession de sage-femme, sa maison est toujours pleine.

Alors que l'Italie s'émeut du naufrage médiatisé d'un bateau de migrants somaliens sur ses côtes, Barni reçoit un appel de l'hôpital lui apprenant qu'un Somalien est au bord de la mort et que peut-être, en tant que compatriote... Elle plante aussitôt ses invités et fonce. Sauve cet homme en lui contant en somali une histoire de leur pays natal.

Et la voilà, depuis sa vie romaine, repartie dans les souvenirs de son enfance avec sa cousine, Domenica Abaho... Celle-ci, qui lui raconte sa vie – elles ne sont pas vues depuis vingt ans –, poursuit un travail documentaire sur la diaspora somalienne... Film, livre, tout se renvoie et plus loin encore.

Ubah Cristina Ali Farah cite en effet souvent son grand aîné, le Somalien – anglophone – Nuruddin Farah, plusieurs fois nobélisable, et qui lui-même a enquêté sur ses compatriotes dans le monde (*Hier, demain. Voix et témoignages de la diaspora somalienne*, Le Serpent à Plumes, 2001).

### **Des flots de confidences**

Dramaturge, poétesse, Ubah Cristina Ali Farah a vécu, depuis 1991, l'errance de ses personnages : elle a habité la Hongrie, l'Italie, et est installée aujourd'hui en Belgique. Invitée en 2021 aux Rencontres internationales de Saint-Nazaire, alors que sa première traduction en français, le recueil de nouvelles *Un sambouk traverse la mer*, venait de paraître aux éditions de la Meet (Maison des écrivains étrangers et traducteurs), elle rappelait ce genre de dialogue auquel elle a été si souvent confrontée en Italie :

- « *Comme tu parles bien l'italien* »



- « *Je le parle depuis ma naissance, ma mère est italienne.* »
- « *Et comment ça se fait que tu es de cette couleur ?* »
- « *Je suis aussi somalienne.* »
- « *Mais personne ne sait où est la Somalie qui a pourtant été une colonie italienne* », résumait l'écrivaine.

Son troisième roman *Les Phases de la lune* (non traduit), paru en 2021 en Italie, s'éloigne de ses contemporains auxquels elle a jusqu'ici donné voix, pour creuser l'histoire de la Somalie, dans les années 1950, à partir de ses recherches dans les archives.

En attendant, lire *Madre Piccola*, c'est prendre le temps et avoir parfois la patience – que demandent les personnages eux-mêmes – de laisser s'écouler, digresser, revenir les flots de confidences de ses trois narrateurs, qui charrient d'autres vies que les leurs...

Ce roman d'un bout à l'autre donne en tout cas raison à l'exclamation de Taguere : « Les femmes sont vraiment incroyables. » Toutes des *Madre Piccola*, expression inspirée de « *habaryar* », soit tante maternelle en somali, qui désigne « cette façon de prendre soin d'autrui à travers les relations ». Y compris par la littérature.



« **Madre Piccola** », de Ubah Cristina Ali Farah, traduit de l'italien par François-Michel Durazzo, Zulma, mars 2023, 345 pages, 22,90 euros.

Famille du média : Médias d'information  
générale (hors PQN)

Périodicité : Mensuelle

Audience : 69822

Sujet du média :

Actualités-Infos Générales



Edition : Avril 2023 P.13

Journalistes : Catherine

Faye

Nombre de mots : 215



UBAH  
CRISTINA  
ALI FARAH,  
*Madre piccola,*  
*Zulma,*  
352 pages,  
22,90 €.

**PREMIER ROMAN**

# DESTINS CROISÉS

Un RÉCIT  
POLYPHONIQUE, de la  
guerre civile somalienne  
à l'exil et la reviviscence.

TROIS FAMILLES. Trois destins.

Un même élan vital. Ce premier roman, dans lequel la maternité est un thème central, donne la parole aux exilés de la diaspora somalienne. Le titre, *Madre piccola*, évoque une réalité prégnante pour la population de l'un des 10 pays les plus pauvres au monde – cette traduction italienne de « tante maternelle » faisant allusion à la fonction qu'assument en temps de guerre les sœurs, les cousines, les amies de la famille, etc., en prenant en charge les enfants des autres. Comme ses personnages, l'auteure, née d'un père somalien et d'une mère italienne, a grandi à Mogadiscio et a dû quitter le pays quand a éclaté la guerre civile, au début des années 1990. Son récit se fait ainsi l'écho du déracinement et du renouveau. À l'aune de ces quelques mots de l'épilogue : « Notre maison, nous la portons en nous, notre maison peut voyager. Ce ne sont pas les murs de pierre qui font du lieu où nous vivons une maison. » ■ Catherine Faye

DR - SORTIR À PARIS - DR



# L'ITALIE À PARIS

Publié le mardi, 14 mars 2023 à 10h29

## Madre piccola de Ubah Cristina Ali Farah. Un roman monde



Par Murielle Hervé-Morier

*Madre piccola* (littéralement petite mère) est le premier roman de l'Italo-Somalienne Ubah Cristina Ali Farah dont le titre s'inspire du vocable somali *habaryar*, à savoir la tante maternelle. Donc pas de référence à la maternité biologique comme le suggère le titre original. Ici, il est plutôt question de la manière qu'ont les femmes de prendre naturellement soin d'autrui, « cet acte vital qui nous ancre à la terre ». Et de considérer que les femmes vivent la même vie partout dès lors qu'elles prennent soin des autres.

Dans sa construction, le récit, où trois familles entrecroisent leurs destins, fait alterner le point de vue de Barni et Domenica, les cousines arrachées à leur vie insouciante quand éclate la guerre en 1991, ainsi que celui de Taguere, le mari de Domenica.

Par le biais de ces trois personnages, au fil de témoignages empreints d'authenticité qu'on lit d'une traite pour ne pas perdre le fil de la narration, retentit la voix du peuple somalien, dispersé aux quatre coins du globe. Sont longuement détaillées les circonstances de leurs déplacements, de leur errance parfois, d'un continent à l'autre en quête d'une vie meilleure. Le tout servi par une écriture intense et poétique qui s'auto-alimente, en résonance avec les kilomètres parcourus par les acteurs de ce « roman monde, intime et bouleversant » annoncé en quatrième de couverture.

Dès l'incipit, l'autrice évoque son déracinement, le déchirement causé par l'exil : « Toute écriture naît d'une interrogation, se nourrit d'une absence. Pour moi cette absence a été l'impossibilité de retourner, pendant trente et un ans, à Mogadiscio, la ville où j'avais passé mon enfance et mon adolescence. » Elle poursuit, un peu plus loin : « Narrer est un acte cathartique qui nous sauve de ce gouffre obscur qu'est l'oubli, nous narrons parce qu'il y a quelqu'un disposé à nous écouter ; le rapport à l'autre nous définit mutuellement. »

Le lecteur, invité dans cette « intimité bouleversante », tend alors l'oreille pour écouter les sans-voix, qui ne semblent intéresser les médias que lorsqu'une tragédie surgit en mer pour rendre compte du naufrage des bateaux transportant des migrants, en situation forcément irrégulière. Un livre pour sauver de l'oubli tous ceux qui ont péri dans un océan d'indifférence, se rappeler les arrestations arbitraires, les persécutions, les exécutions sommaires. Pour regarder en face les rescapés débarqués sur les côtes siciliennes pendant que les gares ultramodernes des pays riches aux boutiques branchées s'emplissent d'infortunés traînant derrière eux leur baluchon de douleurs, tout en défiant des lois absurdes. En plus de donner la parole à ces ombres anonymes, l'autrice leur donne aussi un visage ; des traits de surcroît marqués par une forte identité. Plus difficile en effet pour les ressortissants d'un pays africain de se fondre dans la masse après avoir accosté sur les rivages européens. Le propre des exilés est de rechercher des congénères dans les contrées où ils ont échoué par choix ou par nécessité. Et quid de tous ceux qui n'ont nulle part où aller ?

L'autrice tente de s'enraciner à nouveau après avoir perdu tout repère et confirme ainsi que l'étoffe des affections profondes est faite d'une fibre souterraine, d'une extrême résistance. Pour la remailler, elle décrit sans tabou, de part et d'autre de chaque culture, l'humain, avec ses forces et ses failles, sans faire de concession sur le poids des préjugés et des traditions. Elle connaît d'ailleurs bien le sujet, sa mère étant italienne et son père somalien. Dans cette quête, l'un des personnages cherche ainsi à surmonter ses traumatismes et à marquer son sentiment d'appartenance – notamment dans ce passage où Domenica justifie sa décision de faire circoncire son fils.

*Madre piccola* s'avère un récit touchant traversé par la voix de femmes courageuses tournées vers l'avenir. À l'image du retour de Domenica en Italie. Où elle compte recoller les morceaux d'une existence fragmentée.

L'autrice sera en France le 21 avril pour une table ronde au Festival du livre de Paris.

Article disponible en ligne : <https://www.italieaparis.net/actualite/news/madre-piccola-de-ubah-cristina-ali-farah-un-roman-monde-18039/>

« Marie Vieux-Chauvet croit en la révolte fertile, en la passion qui nourrit la résistance - son héroïne est une rebelle superbe. » Gladys Marivat, *Le Monde*

« La prise de conscience individuelle de la jeune héroïne, Lotus, mène à la passion, à la révolte, aux lendemains qui chantent » Alain Lallemand, *Le Soir*



Famille du média : **Médias spécialisés grand public**

Périodicité : **Bimestrielle**

Audience : **1881000**

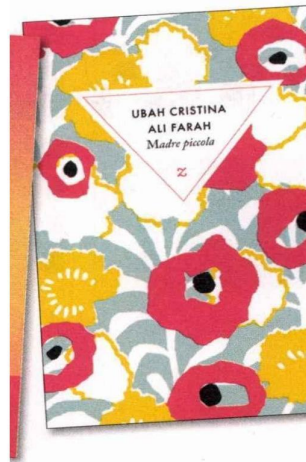
Sujet du média : **Loisirs-Hobbies**



Edition : **Juillet - aout 2023 P.108-109,109**  
 Journalistes : **Céline Lacourcelle**  
 Nombre de mots : **149**

# Coups de cœur On a aimé ces nouveautés

Dans les pages de ces romans, plaisir, émotion, surprise et évasion sont à coup sûr au rendez-vous. Foncez sur ces nouveautés ! Par Céline Lacourcelle



## Rémanence

Barni vit à Rome depuis des années. Elle s'y sent bien, elle a une maison, des amis, un travail. Du passé, il lui reste si peu. Pourtant un événement va la faire renouer avec son histoire, quand toute jeune elle vivait à Mogadiscio, la tête pleine de rêves, avec sa cousine Domenica et Taguere, un ami de la famille. C'était avant leur exil en Italie, avant la guerre civile de Somalie. En dépit du temps, les liens tragiquement suspendus se retissent.

### On a aimé

Ce premier roman à plusieurs voix, débordant de couleurs et de saveurs, qui raconte des vies brisées puis reconstruites.

**Madre piccola**, Ubah Cristina Ali Farah, éd. **Zulma**, 22,90€.



## LA SÉLECTION DES LIVRES DE JEAN-PAUL GUÉRY

### Madre piccola

En janvier 1991, la guerre civile en Somalie a jeté sur les routes de l'exil des milliers de réfugiés comme Barni et Domenica, deux cousines que la fuite a séparées et qui se retrouvent à Rome vingt ans plus tard. Si Barni s'est durablement installée sage-femme à Rome, Domenica s'est enfermée dans une errance d'une décennie avant de retrouver le fantasque Taguerre et de rejoindre l'Italie. Tour à tour narrateurs de ces années nomade, les trois amis évoquent à leur manière très personnelle leur enfance, leur vie bouleversée, les souffrances, les relations faussées, le poids de l'éducation musulmane, le déracinement et la solitude. Un roman polyphonique exigeant mais révélateur d'un humanisme émouvant.

« **Madre piccola** » d'Ubah Cristina Ali Farah. Ed. Zulma. 352 pages – 22.90 €

### Oiseau de proie

Si Ava, la narratrice, a soldé sa dette envers la société en effectuant sa peine de vingt-cinq années de prison, elle n'est pas franchement libre. Confinée dans une petite ville anglaise sous une fausse identité fournie par les autorités, elle ronge son frein et, enfermée dans ses souvenirs, nie farouchement toute culpabilité. Au moment où elle pense sortir la tête de l'eau grâce à la gentillesse d'un nouveau voisin, elle reçoit une lettre anonyme qui la plonge dans la paranoïa et transforme sa propre vie en cauchemar. Pris par le récit très convaincant de la narratrice, le lecteur se persuade, lui aussi, de son innocence et partage ses angoisses et ses effrois. Un suspense psychologique au cordeau !

« **Oiseau de proie** » de Lucy Banks. Belfond Noir. 320 pages – 22 €



Famille du média : Médias étrangers

Périodicité : Quotidien

Audience : N.C.

Sujet du média :

Actualités-Infos Générales



Edition : Du 24 au 25 juin 2023

P.27

Journalistes : -

Nombre de mots : 98

## livres

### brèves

**Madre piccola** ★★☆☆☆

Ubah Cristina Ali Farah

Celles et ceux qui ont pu partir l'ont fait quand Mogadiscio a été frappée de plein fouet par la guerre civile au milieu des années 90. Barni, à Rome, parle avec un jeune Somalien blessé arrivé dans l'hôpital où elle travaille. Il est temps de renouer les fils qui le relient le passé et le présent, de savoir où sont les autres. Les drames de l'émigration subie, sans rapports avec l'immigration du même nom. P.My

Traduit de l'italien par François-Michel Durazzo, Zulma, 344 p., 22,90 €, ebook 12,99 €

POLAR